NOUVELLE-ORLÉANS, 1er NOVEMBRE 1895.

Livraison 6ème | 5e SÉRIE. | Tome 2

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **M. G. F. WHARTON,** 5 rue Carondelet.

NOUVELLE-ORLEANS:
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 112, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1895.

Nouvelle-Orléans, 1er Novembre 1895.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Rentrée—Séance du 11 Octobre 1895.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

M. Lejeune, conférencier distingué, est invité à assister à la séance.

Le Président, en ouvrant la séance, souhaite la bienvenue à ses collègues et dit qu'il espère que pendant les vacances les membres de l'Athénée ont beaucoup travaillé et qu'ils sont prêts à fournir des manuscrits pour la prochaine livraison.

Après suspension des règlements, sont élus membres, à l'unanimité des voix :

M. le Dr. J. E. Doussan, recommandé par Messieurs G. V. Soniat et Gaston Doussan, et M. Alfred F. Livaudais, recommandé par Messieurs Alcée Fortier et Bussière Rouen.

La démission de M. le Dr. Y. R. LeMonnier est acceptée avec regret par l'Athénée.

M. le professeur Alcée Fortier prend ensuite la parole pour donner quelques détails intéressants sur le voyage qu'il vient de faire. Il en promet un récit pour la prochaine livraison, et espère donner une appréciation de la question d'éducation telle qu'on la comprend en France.

La soirée se passe agréablement à entendre le Président qui démontre qu'il a beaucoup étudié pendant le peu de temps dont il a pu disposer.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

Séance du 25 Octobre 1895.

Présidence de M. Alcée Fortier.

A huit heures la séance est ouverte.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 11 octobre.

M. A. Breton présente ensuite la démission de M. H. Percy Guy comme membre actif de l'Athénée. Cette démission est acceptée avec regret, et M. H. Percy Guy est élu, par acclamation, membre honoraire correspondant.

M. Fortier continue la causerie qu'il avait commencée à la séance précédente, et lit une partie du récit qu'il doit écrire sur son récent voyage en Europe.

Après la lecture de ce manuscrit, la discussion s'engage sur différentes opinions émises par le Président sur les coutumes françaises, et la séance est ajournée, à dix heures du soir.

VOYAGE EN EUROPE EN 1895.

25, 26, 27, et 28 juin.

Je partis de la Nouvelle-Orléans, le 25 juin, à sept heures cinquante du soir, par le " Piedmont Air Line." Ce train " vestibule" offre le plus grand confort possible : wagons-lits, wagons-restaurants, service excellent, et surtout grande vitesse. Ayant d'aimables compagnons de voyage, la journée du 26 juin ne me parut pas trop longue, quoique je fusse bien attristé en pensant que je m'éloignais avec une rapidité vertigineuse de la Nouvelle-Orléans, et que bientôt l'immense Océan me séparerait de ces deux choses les plus chères au cœur de l'homme, la famille et la patrie. Le 27, à sept heures du matin, nous aperçûmes la ville de Washington, et après avoir passé non loin du Capitole, édifice grandiose et imposant, nous entrâmes dans la gare de Washington. C'est là que fut assassiné le Président Garfield, cet homme énergique et intelligent, qui, de simple passeur de bac, devint le chef de notre grande République.

Vers huit heures du matin nous arrivâmes à Baltimore, où je m'arrêtai pour voir un ami, professeur à l'Université John Hopkins. Cette excellente institution suffirait pour rendre Baltimore célèbre, mais la ville elle-même est très jolie. Il y a beaucoup de maisons en pierre, et tous les escaliers donnant sur la rue, même des maisons de brique, sont de marbre blanc.

Il s'y trouve aussi un parc admirable, "Druid Hill Park," et une promenade charmante appelée "Eutaw Place." Après quelques heures agréables à Baltimore, je partis pour New York à quatre heures du soir. En arrivant à Jersey City, je me disais que, quoique l'Europe fût la terre des grands souvenirs historiques, notre pays, les Etats-Unis, pouvait à bon droit s'enorgueillir de son histoire. Depuis la Nouvelle-Orléans, où les Anglais furent vaincus en janvier 1815, jusqu'à New York, j'avais passé près de bien des endroits historiques : Atlanta, détruite pendant la guerre et maintenant une ville grande et prospère qui convie le monde entier à son Exposition, les villes de la Caroline et de la Virginie, où eurent lieu tant de batailles pendant la guerre de la Révolution et la guerre civile, Washington, Baltimore, Philadelphie, et les grands fleuves historiques, le Potomac, le Susquehannah, et le Delaware.

A bord du ferry, de Jersey City à New York, le coup-d'œil est féerique la nuit. La rivière Hudson est sillonnée en tous sens par des bateaux brillamment illuminés, et la statue de la Liberté, à l'entrée du port, éclaire le voyageur de sa torche civilisatrice. New York est une belle ville à l'aspect européen, et quoique je l'eusse déjà visitée, ce fut avec plaisir que je la revis. J'allai à Castle Garden, où pendant des années les émigrants débarquaient, et là je fis la réflexion qu'il était temps que l'on restreignît l'immigration et que l'on empêchât des milliers de gens sans aveu d'aborder sur nos côtes. Paul Bourget a raison, ce ne sont pas les ouvriers américains qui veulent l'anarchie. Ce sont les étrangers hostiles à nos institutions et ne les comprenant pas, qui fomentent la lutte entre le capital et le travail, et créent le désordre dans nos grandes villes.

Après Castle Garden le pont de Brooklyn m'attira.

C'est une merveille de l'art de l'ingénieur que cette énorme masse de fer jetée avec tant de hardiesse par-dessus un bras de mer. Du pont j'allai au Central Park, et là je pris une place dans un omnibus. Il se trouve dans le parc un beau musée de tableaux et de statues. J'y ai vu des chefs-d'œuvre de Rembrandt, de Vélasquez, de Van Dyck, du Corrège et de plusieurs autres grands maîtres, ainsi que des tableaux des célèbres peintres modernes. Les statues aussi sont très belles. New York possède de grandes bibliothèques publiques, de beaux squares ornés de statues, et des palais sur la Cinquième Avenue et sur Broadway. Les premiers sont les résidences princières des archi-millionnaires, et les derniers sont les bureaux et les magasins des princes du commerce. New York, centre d'une richesse colossale, est appelé à devenir une grande ville artistique et littéraire, mais on ne peut s'empêcher de déplorer l'inégalité extrême des fortunes, qui crée une aristocratie de l'argent plus dangereuse encore pour la liberté d'une nation que l'aristocratie de la naissance.

29 juin.

Je me rends à bord du navire à midi, j'écris quelques lignes d'adieu à ma femme et à mes enfants, et j'attends l'heure du départ avec impatience. Puisqu'il faut partir il vaut mieux quitter au plus tôt cette terre où se trouvent ceux qu'on aime. J'ai hâte que le navire se mette en mouvement, que la puissante hélice commence à battre l'eau, que la fumée s'élève jusqu'au ciel en colonne noire et épaisse. Tous ces gens qui viennent faire leurs adieux à leurs parents, à leurs amis, m'obsèdent, moi, dont la famille est à plus de trois cents lieues. Enfin, à une heure, on lève l'ancre, la machine s'anime et le "Veendam" part.

Dimanche, 7 juillet.

Demain nous verrons la terre pour la première fois, l'île Scylly, sur la côte d'Angleterre. Cela m'a paru bien étrange lorsque nous avons perdu de vue Sandy Hook et Fire Island, la dernière terre américaine, et que je me suis trouvé en plein Océan, entre la mer et le ciel. J'ai été malade pendant les trois premiers jours, mais pas assez pour rester couché. La sensation qu'on éprouve est réellement étrange et pénible, c'est un malaise indéfinissable qui vous fait regretter d'avoir mis le pied sur le pont d'un navire. Depuis le quatrième jour j'ai été bien portant et j'ai pu jouir de l'air de la mer. Nous avons eu un temps très favorable, et la traversée est assez rapide. Le navire fait environ 330 milles par jour, et a eu peu de roulis et de tangage. J'ai été étonné de voir que les vagues n'étaient pas hautes; je m'attendais à rencontrer des montagnes prêtes à écraser le navire à chaque minute, mais en réalité, pendant toute la traversée, les vagues n'ont pas été plus hautes qu'elles ne le sont généralement à Biloxi ou à la Baie St. Louis, sur la côte du Golfe du Mexique. L'effet, cependant, est grandiose, surtout le coucher du soleil se perdant, s'enfonçant presque subitement dans l'Océan.

Nous avons passé un grand steamer allant à Londres, et sommes restés à peu de distance l'un de l'autre pendant plusieurs heures. Nous avons eu la bonne fortune de voir passer "La Touraine," le plus grand navire français, et la "Lucania," le plus grand navire anglais. Ces superbes steamers font la traversée en six ou sept jours.

Quoique nous ayons des compagnons de voyage très aimables, la vie à bord est assez monotone: on se lève à sept heures, on déjeune à sept heures et demie, on prend

le lunch à midi, on dine à six heures, et le soir on a des sandwiches et de la limonade. On passe aussi de la soupe et des biscuits sur le pont à dix heures du matin. On donne beaucoup à manger, mais la cuisine hollandaise ne me plaît guère, ce sont toutes sortes de ragoûts. On mange beaucoup, on dort, on cause, on joue à des jeux athlétiques, et la journée passe assez vite. Le 4 de juillet il y a eu grande célébration patriotique : discours, concert, récitations, beaucoup de *spread eagle.* A ce sujet je me demande si nous n'ennuyons pas un peu, par notre enthousiasme d'Américains patriotes, les passagers d'autres nationalités. Enfin, tant pis ! Qu'ils en fassent autant de leur côté le jour de leur fête nationale.

8 juillet.

Nous venons de voir la terre pour la première fois. Nous arriverons à Boulogne demain, vers midi. Nous sommes heureux de penser que bientôt nous serons en Europe.

11 juillet.

Nous sommes arrivés à Boulogne le 9, à onze heures trois quarts de l'après-midi. Depuis le 8 nous avions vu les côtes d'Angleterre, qui s'élèvent, blanches, hautes et menaçantes, de la mer, comme pour protéger l'île contre toute invasion.

Boulogne m'a beaucoup plu, il s'y trouve un château du XIIIe siècle et la colonne de la Grande Armée, sur laquelle est une admirable statue de Napoléon. Deux de mes amis de la Nouvelle-Orléans sont avec moi, et nous prenons une voiture pour visiter la ville et les environs. Le quartier des pêcheurs m'a fort intéressé ; il y avait une foule d'enfants blonds qui m'ont rappelé les chers petits que j'ai laissés bien loin en Louisiane.

Les pêcheuses portent un haut bonnet de dentelle, et la ville est renommée pour le poisson. Nous sommes montés jusqu'au haut de la colonne, 176 pieds, pour voir le pays. De là, le coup d'œil est admirable : la mer en face, et la campagne ornée de collines et parfaitement cultivée. Boulogne est une station balnéaire ; on entre dans une petite voiture à deux roues pour se déshabiller et un homme vous pousse jusque dans la mer. Il faisait si froid que nous n'avons pas osé nous baigner. D'ailleurs, la saison des bains n'est pas encore ouverte. Nous avons passé la nuit à Boulogne et nous sommes partis pour Paris à six heures trente-sept du matin.

Nous avons passé par Abbeville et Amiens, en pleine Picardie, non loin du champ de bataille de Crécy. La ville d'Amiens rappelle à un Louisianais un événement qui eut une grande influence sur l'histoire de la Louisiane. Lors de la rupture du traité d'Amiens entre la France et l'Angleterre, Bonaparte, le Premier Consul, voyant qu'il ne pouvait garder la Louisiane qu'il avait reprise aux Espagnols par le traité de St-Ildefonse, vendit la colonie aux Etats-Unis en 1803 et assura ainsi l'indépendance des Louisianais.

Les trains de chemins de fer en France sont rapides, mais tout à fait différents des nôtres et bien moins confortables. Ce sont des compartiments, de petites voitures, des wagons, comme on dit ici, contenant une dizaine de personnes. Les conducteurs sont très polis, et au lieu du "all aboard" américain, on entend : "en voiture, s'il vous plaît."

Aux environs de Paris nous avons vu St-Denis, où sont les tombeaux des rois, Compiègne, où Jeanne d'Arc fut faite prisonnière, et Chantilly, où se trouve le beau palais des Montmorency et des Condé, que le duc d'Aumale a si généreusement légué à l'Institut de France.

Nous sommes arrivés à Paris à dix heures cinquante, à une gare splendide, la gare du Nord. Là, nous avons laissé nos bagages à la consigne et nous sommes allés tout droit au Comptoir National d'Escompte, place de l'Opéra, pour avoir nos lettres d'Amérique. Nous avons ensuite marché pendant plusieurs heures et voyagé en omnibus et en tramways presque toute la journée pour trouver un logement Nous avons fini par aller au numéro 7, rue Poisson, près de l'avenue de la Grande Armée. Nous avons chacun une jolie chambre dans une charmante maison, près de l'Arc de Triomphe de l'Etoile. C'est un peu loin, mais par le tramway de la rue Taitbout, on arrive en vingt minutes à l'Opéra, qui est environ au centre de Paris. Je commence à m'habituer à la monnaie française, aux grosses pièces de dix centimes, et aux pourboires, et je crois que bientôt je saurai trouver mon chemin facilement à Paris. J'ai vu l'extérieur d'un grand nombre de monuments et beaucoup de statues. L'Arc de l'Etoile et la Colonne Vendôme m'ont rappelé la merveilleuse épopée napoléonienne, et la statue de Henri IV sur le Pont Neuf et celle de Louis XIV sur la place des Victoires m'ont fait penser à la glorieuse époque de la monarchie des Bourbons. On n'a qu'à marcher dans les rues à Paris pour s'instruire: on apprend l'histoire en regardant les monuments et les statues, et on admire l'aspect artistique de la ville. Notre Dame surtout m'attire; je veux aller entendre la messe dimanche dans la vieille basilique de l'ancien Paris.

12 juillet.

Hier je suis allé voir M. Foncin, secrétaire de l'Alliance Française; je désire suivre le cours de vacances de cette patriotique société. J'ai vu aussi M. Paul Passy, le phonéticien distingué, professeur à l'école des Hautes

Etudes, et j'irai chez lui tous les jours à Neuilly pour prendre des leçons de phonétique physiologique. Je regrette de n'avoir pas encore rencontré M. Henri Vignaud, premier secrétaire de l'ambassade des Etats-Unis et Louisianais de naissance. En revanche j'ai été reçu de la manière la plus aimable par M. le Dr. A. Visinier, natif de la Louisiane ainsi que sa femme. Cette charmante famille demeure rue Moncey, non loin de l'admirable statue, place Chichy, du maréchal Moncey, duc de Conegliano.

J'ai passé une grande partie de la journée du 11 au jardin du Palais Royal et au jardin des Tuileries. J'ai été content de voir jouer les petits enfants; ils sont bien portants, gais et rosés. Le Palais Royal m'a beaucoup intéressé. Il a été construit par Richelieu et appelé d'abord le Palais-Cardinal. Il a appartenu longtemps aux ducs d'Orléans. Le palais proprement dit sert aujourd'hui au Conseil d'Etat, mais tout autour du jardin se trouvent un grand nombre de boutiques et de restaurants à bon marché. Nous avons déjeuné hier à un de ces restaurants à trente sous, mais cela ne valait pas grand'chose. Nous déjeunons généralement à un des établissements Duval. Pour 50 sous on a quelque chose de bon avec une demi-bouteille de vin. Le jardin du Palais Royal fut pendant longtemps au XVIIIe siècle, le lieu de promenade des gens à la mode, comme la Place Royale l'avait été au XVIIe siècle.

Le jardin des Tuileries est fort beau et orné de statues qui sont de vrais chefs-d'œuvre. Quel dommage que les gens de la Commune aient détruit ce monument historique, le palais des Tuileries! On ne peut se faire une idée de la beauté du coup d'œil quand on se place devant le Louvre, à la statue de Gambetta, et qu'on regarde dans la direction des Champs-Elysées. On

aperçoit d'abord la place du Carrousel, puis le charmant Arc de Triomphe du Carrousel, ensuite le jardin des Tuileries, au bout duquel se trouve la place de la Concorde, ornée d'admirables fontaines et de statues des villes de France, entre autres Strasbourg en deuil. A la place de la Concorde commencent les Champs-Elysées qui montent vers le grand et splendide Arc de Triomphe de l'Etoile. Le soir cette belle avenue est brillamment illuminée et l'effet est magique. Les Tuileries, le Louvre, que de souvenirs historiques ces deux noms nous rappellent !

13 juillet.

J'écris du haut de la tour Eiffel à près de mille pieds du sol. Le coup d'œil est grandiose ; on voit tout Paris ; la Seine, les maisons, les monuments paraissent tout petits. Paris est réellement magnifique.

14 juillet.

Pour aller chez M. Passy à Neuilly, je prends le tramway à vapeur de l'avenue de la Grande-Armée, près de l'Arc de Triomphe. On quitte Paris par la porte Maillot, et bientôt on arrive au pont de Neuilly sur la Seine. Ici la rivière est très jolie et les bords sont ombragés de beaux arbres. M. Passy demeure rue de Longchamp, à Neuilly-St.-James, et pour me rendre à sa maison il me faut marcher pendant dix minutes. La promenade est fort agréable, le matin à huit heures. Il fait frais et l'on côtoie le bois de Boulogne. Je passe tous les jours devant une maison où se trouve une inscription qui m'intéresse beaucoup: " Le poète Théophile Gautier, né à Tarbes le 31 août 1811, est mort dans cette maison le 23 octobre 1872."

Hier, en sortant de chez M. Passy, vers 9 heures du

matin, j'ai traversé presque tout le bois de Boulogne. J'y ai vu beaucoup d'hommes et de femmes sur des bicyclettes. Les femmes portent un pantalon très disgracieux appelé *bloomers* en Amérique. Le bois de Boulogne m'a beaucoup plu et je me suis arrêté longtemps au bord d'un joli lac pour voir des petites filles donner à manger à des cygnes au plumage de neige. Je marche plus d'une heure dans le bois de Boulogne, puis j'arrive à l'avenue Henri Martin. J'ai le plaisir de voir la statue d'un de mes poètes favoris, Lamartine, et peu après j'arrive au Trocadéro. Ce beau palais date de l'Exposition de 1878 et contient un musée d'etnographie et un musée de sculpture comparée. J'ai vu avec intérêt la reproduction d'un grand nombre de monuments historiques, surtout des tombeaux de Charles le Téméraire et de sa fille, Marie de Bourgogne. On traverse le jardin du Trocadéro, on passe sur le beau pont de l'Alma et on arrive à la tour Eiffel. A Paris on ne paraît pas beaucoup admirer la gigantesque tour, mais j'avoue que je l'ai trouvée merveilleuse comme hardiesse, solidité et élégance. Le Champ de Mars me rappelle un des événements importants de l'histoire de la Révolution Française, et je constate avec plaisir les progrès immenses accomplis par la France depuis ce jour de juillet 1790, où le malheureux Louis XVI vint assister à la fête de la Fédération. Il reste encore quelques bâtisses de l'Exposition de 1889, mais elles devront disparaître pour faire place aux édifices que l'on construira pour l'Exposition de 1900.

Du Champ de Mars je vois à peu de distance le dôme doré des Invalides. Je désire voir le tombeau de Napoléon, mais le samedi l'église n'est pas ouverte au public. Je me rends alors à la place de la Bastille et j'admire l'artistique colonne de Juillet qui s'élève au milieu de

l'emplacement où se trouvait la sombre forteresse détruite par le peuple en 1789. Etrange contraste que présente Paris ! Je viens des Invalides où repose le despote, l'empereur, dans un splendide mausolée érigé par Louis-Philippe, et quelques minutes après je contemple un trophée élevé à la liberté par la même monarchie de Juillet. Il y a des monuments à Paris à toutes les gloires de la France, et les Français ont raison de garder intactes toutes les pages de leur héroïque histoire.

15 juillet.

Je suis heureux d'avoir vu la fête du Quatorze Juillet à Paris. Le matin je suis allé à la messe à Notre Dame et tout de suite après, mes deux amis, Messieurs Chas. G. Gill et Henry M. Gill, et moi, avons été à Longchamp voir la revue des troupes. J'ai été bien aise de voir passer le Président de la République, M. Faure, ainsi que le général Saussier et son état-major. L'armée française est nombreuse, bien disciplinée et bien armée, et en cas de guerre la France ne se trouverait pas prise au dépourvu comme en 1870. En considérant les progrès immenses qu'a faits le pays sous la République, on se demande comment il peut y avoir encore en France des gens attachés au système monarchiste. Heureusement que les élections sont de plus en plus en faveur des républicains et que le duc d'Orléans et le prince Victor Napoléon seront encore longtemps des monarques *in partibus.*

La célébration du Quatorze Juillet dans les rues, le soir, a été très intéressante. Partout on faisait de la musique et l'on dansait, et la ville était brillamment éclairée. Les journaux, cependant, disent qu'il n'y a pas autant d'enthousiasme que les années précédentes. Cela n'indique pas que l'esprit républicain s'affaiblisse. Notre Quatre de Juillet en Amérique n'excite plus, de-

puis longtemps, le même enthousiasme qu'auparavant.

J'ai été plusieurs fois au Louvre et voudrais y retourner tous les jours. Le palais actuel date du temps de François Ier, mais Philippe-Auguste avait fait construire en cet endroit une forteresse avec un donjon, et Charles V avait fait de cette construction une résidence royale. Les derniers Valois agrandirent et embellirent le Louvre, et c'est là que se tint la cour corrompue et brillante de Catherine de Médicis, de Charles IX, de Henri III. En regardant cet édifice on s'imagine voir le roi des mignons donnant ses fêtes splendides ou s'apprêtant à fuir devant Henri de Guise. On aperçoit aussi le Béarnais brave et spirituel, et le morose Louis XIII, et enfin on se rend compte que le beau palais sur la Seine, embelli par Louis XIV, Napoléon Ier et Napoléon III, n'est plus une demeure de rois, mais un admirable musée.

On ne peut décrire les tableaux et les sculptures du Louvre. On ne sait ce qui plaît le plus, la Vénus de Milo, les chefs-d'œuvre du Salon Carré, ou les œuvres des peintres et des sculpteurs depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Après les tableaux des grands maîtres du XVIe siècle, ce qui m'a surtout charmé, c'est "la Jeune Fille à la Cruche," de Greuze, et "la Source," d'Ingres.

Le musée du Luxembourg, où se trouvent les œuvres des artistes contemporains, plaît autant que le musée du Louvre, et l'on ne peut rien voir de plus beau que le jardin du Luxembourg, depuis le palais jusqu'à la belle fontaine de l'Observatoire, et la statue de Ney, *le brave des braves.*

On ne peut aller au Louvre sans visiter l'église St. Germain l'Auxerrois, d'où fut donné le signal du massacre de la St. Barthélemy. On se rend ensuite à la belle tour gothique St. Jacques, on visite le Palais de

Justice, où l'on voit dans la célèbre salle des Pas Perdus, des avocats et des juges en robes, puis on admire ce joyau de l'architecture gothique, la Sainte Chapelle de St. Louis, qui est malheureusement écrasée par le Palais de Justice.

16 et 17 juillet.

Ces deux jours ont été bien employés. Je commence ma journée par ma leçon de phonétique physiologique avec M. Passy, puis je me rends aux conférences de l'Alliance Française, et ensuite je visite les monuments et les musées. Le soir j'étudie et je lis les journaux. Ceux-ci sont tout à fait littéraires et ne donnent pas autant de nouvelles que nos feuilles américaines. Les journaux parisiens sont bien écrits et spirituels, et il s'y trouve souvent des articles profonds et fort sérieux, mais je regrette que les écrivains publient des choses que devraient laisser de côté des journaux quotidiens qui sont lus dans toutes les familles. Moi, qui suis de sang entièrement français et qui suis sincèrement attaché au pays de mes ancêtres, je suis fâché de voir que les Français, par leurs romans et leurs nouvelles publiés dans les journaux et même dans les revues, donnent aux étrangers une idée tout à fait erronée de leurs mœurs. Je sais que nulle part la famille n'est plus respectée qu'en France, alors pourquoi toujours prendre l'adultère pour base de tous les récits, pourquoi faire si souvent allusion à cette chose honteuse, monstrueuse, le ménage à trois? Heureusement que l'école naturaliste se meurt et espérons qu'une littérature plus saine sortira de l'évolution actuelle. J'aime mieux voir Pauline, Polyeucte, Sévère, exagérant le sentiment de l'honneur, mais fidèles au devoir, qu'une Madame Bovary ou une Nana, dépeintes avec toute vraisemblance, mais foulant aux pieds l'honneur et le devoir.

Aucun édifice à Paris n'est plus imposant que le Panthéon, ce temple grandiose consacré "aux grands hommes par la patrie reconnaissante." L'ancienne église Ste-Geneviève est ornée d'œuvres d'art, tableaux et statues, et sert de sépulture aux hommes éminents que la nation veut honorer d'une manière toute spéciale. Je me suis arrêté avec respect devant le tombeau de Carnot, l'homme intègre, le patriote sincère assassiné à Lyon en juin 1894, et j'ai vu par les nombreuses couronnes déposées devant sa tombe que la France n'a pas oublié que Carnot, par son grand caractère, a consolidé la république. Le tombeau de Victor Hugo m'intéresse aussi beaucoup, ainsi que ceux deVoltaire et de Rousseau, mais ceux-ci sont vides. Les restes des deux grands écrivains du XVIIIe siècle ont été enlevés, à l'époque de la Restauration, en représailles de la violation des sépultures royales à St-Denis en 1793. Vengeance indigne et lâche !

En sortant du Panthéon je visite l'église Saint-Etienne-du-Mont, la bibliothèque Ste-Geneviève et l'église de la Sorbonne, construite par Richelieu. C'est là que repose le grand cardinal, le ministre plus puissant que son roi, qui fonda l'Académie française, voulut être écrivain et fut jaloux du "Cid," lui dont l'œuvre comme homme d'Etat fut aussi grandiose que les pièces les plus sublimes de Corneille.

Je me rends de la Sorbonne à la Madeleine, une merveille d'architecture, et ensuite au musée Grévin, où l'on représente en cire toutes sortes de personnages et d'événements historiques. On y voit Charlotte Corday tuant Marat, le jugement de Madame Roland, Louis XVI et Marie Antoinette à la prison du Temple, toute l'histoire d'un meurtrier : le crime, l'arrestation, la condamnation, l'exécution. Les figures sont frappantes

de vérité et l'on ne sait, au premier abord, si les personnes sur les bancs sont en cire ou en chair.

Je consacre une grande partie de la journée du 17 à l'île Saint-Louis et à la Cité. Je ne puis me lasser de contempler Notre Dame, la vieille cathédrale fondée en 1163. La façade ornée de statues est curieuse et intéressante, et j'écoute avec grande attention les explications du guide, qui me fait voir toute l'église ainsi que le trésor et les reliques, parmi lesquelles sont les vêtements ensanglantés des saints évêques, Monseigneur Affre, tué sur les barricades en 1848 et Monseigneur Darboy, assassiné par les communards en 1871. Je monte aux tours de Notre Dame, 397 marches, je regarde de près les étranges animaux en pierre qui m'entourent, je contemple l'immense bourdon, et telle est la puissance d'une œuvre de génie que je ne pense pas autant à l'histoire réelle de la cathédrale qu'à celle que Victor Hugo a décrite dans son admirable roman. Je vois Quasimodo accroché à sa grosse cloche, je le vois défendant, à ce qu'il croit, Esméralda contre les gueux de la Cour des Miracles, et je cherche l'endroit d'où le sonneur de cloches a précipité sur le pavé l'indigne archidiacre.

Il reste encore dans la Cité et dans l'île Saint-Louis quelques rues de l'ancien Paris, où d'Artagnan et ses amis, les trois mousquetaires, donnaient de si grands coups d'épée aux gardes de Monsieur le Cardinal.

19 juillet.

Le musée de Cluny est un des plus intéressants et des plus instructifs à Paris. Il comprend un nombre infini de produits artistiques et industriels anciens de toutes sortes. Voici, d'après le guide Baedeker, quelle est l'histoire de l'édifice occupé par le musée : " L'hôtel de Cluny occupe en partie l'emplacement du palais romain

construit, dit-on, par l'empereur Constance Chlore, pendant sa résidence en Gaule, de 292 à 306, où Julien fut proclamé empereur par ses soldats en 360 et dans lequel les rois francs résidèrent avant d'aller habiter la Cité. C'était encore un édifice important en 1180; aujourd'hui il n'en reste plus guère que les salles de bains ou les *Thermes*, à l'état de ruines. Il appartint dès 1340 à la riche abbaye de Cluny, dans le Mâconnais, et les abbés firent construire sur ses ruines, aux XVe et XVIe siècles, l'hôtel de Cluny actuel, un des édifices les plus élégants du style gothique tertiaire mêlé de renaissance, et presque entièrement conservé dans sa forme primitive. La partie la plus remarquable est la façade dans la cour. Devenu propriété nationale à la Révolution, puis propriété de l'archéologue A. du Sommerard, l'hôtel a été racheté en 1842 avec sa collection, considérablement augmentée depuis."

L'hôtel des Invalides fut fondé par Louis XIV et pouvait loger 5000 vieux soldats. Ceux-ci, cependant, préfèrent vivre de leur pension où il leur plaît, et l'hôtel ne contient que peu de pensionnaires. L'esplanade en face de l'hôtel est très belle et il s'y trouve plusieurs canons anciens pris sur l'ennemi. Dans le jardin est la statue d'Eugène de Beauharnais, fils de Joséphine, homme loyal et de grand jugement. Cette statue du beau-fils de Napoléon semble presque un anachronisme, placée en face de la statue équestre bas-relief de Louis XIV. Dans ce beau monument élevé par le Grand Roi aux vétérans de l'armée française, il semble que l'on ait perdu tout souvenir des Bourbons. Quand on est aux Invalides on ne pense qu'au grand homme qui est enseveli sous le dôme doré construit par Mansart, l'architecte de Louis XIV.

On sait que Napoléon mourut à Sainte-Hélène, le

5 mai 1821, et qu'il fut enterré sur l'île, près d'une fontaine ombragée de saules. Jusqu'en 1840 les restes du grand capitaine restèrent au pouvoir des Anglais, mais lorsqu'on eut rétabli sa statue sur la colonne Vendôme recouverte du bronze de 1200 canons russes et autrichiens, on pensa à rapporter en France les cendres du vainqueur d'Austerlitz. Thiers, alors ministre, en fit la proposition au roi. Le duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe, appuya la proposition que le roi accepta, et l'Angleterre ayant consenti à rendre à la France les restes de l'empereur, le prince de Joinville, un des fils du roi, fut chargé d'aller chercher le corps de l'illustre captif.

Joinville arriva à Sainte-Hélène le 8 octobre, et en présence du général Bertrand et d'autres compagnons de captivité de Napoléon, on fit l'exhumation du corps. On le trouva dans un état parfait de conservation et on le transporta sur la frégate, la "Belle Poule." Pendant le voyage de Sainte-Hélène en France le prince de Joinville apprit que la guerre était probablement déclarée entre l'Angleterre et la France, et il résolut de faire sauter son navire plutôt que de rendre aux Anglais les restes de l'empereur. Il arriva, néanmoins, sans encombre à Cherbourg et le corps fut transporté sur la Seine jusqu'à Courbevoie. Là, il fut placé sur un char funèbre splendide, et le 14 décembre le cercueil entra à Paris. Napoléon mort passa sous l'Arc de l'Etoile et fit sa rentrée dans sa capitale sur les Champs-Elysées, au milieu d'une foule immense exaltée jusqu'au délire, malgré un froid intense. Louis-Philippe fit placer l'épée d'Austerlitz par le général Bertrand sur le cercueil de l'empereur et lui fit construire sous le dôme des Invalides un sépulcre digne de son génie.

Il n'y a rien à Paris de plus grandiose que le tombeau de Napoléon, et l'on se sent ému en contemplant le

sarcophage qui contient le corps de cet homme extraordinaire. A l'entrée de la crypte, au-dessus de la porte, on lit ces mots du testament de l'empereur : " Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé."

Non loin de Napoléon reposent Duroc et Bertrand et Jérome et Joseph Bonaparte. Sous ce dôme se trouvent aussi les monuments de deux guerriers illustres du XVIIe siècle, Vauban et Turenne. Dans l'église St-Louis, aux Invalides, on voit beaucoup de drapeaux pris sur l'ennemi, et on lit les noms d'un grand nombre de guerriers célèbres ensevelis près du plus grand capitaine des temps modernes.

Le musée d'artillerie à l'hôtel des Invalides est le plus complet en ce genre en Europe, et on y voit les armures des rois de France, entre autres celle de François Ier.

Le tombeau de Napoléon me fait penser à St-Cloud, où se trouvait le premier Consul lorsque le Sénat vint lui annoncer qu'il était nommé empereur des Français. J'accepte donc avec plaisir l'invitation d'un cousin de ma femme, M. Féraud-Giraud, d'aller avec lui à St-Cloud. Nous partons de la gare St-Lazare, nous admirons le *Monument de la Défense Nationale*, nous voyons le Mont-Valérien, au sommet duquel est une forteresse redoutable, et nous arrivons bientôt à Saint-Cloud. Le château n'existe plus ; il a été incendié par les Prussiens pendant le siège de Paris. Nous nous promenons dans le jardin et dans le parc, et du haut d'une terrasse d'où les Prussiens bombardèrent Paris, nous avons une vue magnifique de la ville. De St-Cloud nous allons à Sèvres, où nous visitons le musée céramique. Nous y voyons d'admirables vases, et je regarde surtout avec intérêt les plats à couleuvre du célèbre potier-écrivain,

Bernard Palissy. Nous revenons à Paris en bateau sur la Seine, et je puis ainsi voir les beaux ponts sur cette rivière, depuis celui du Point-du-Jour jusqu'au Pont-Royal.

Je ne saurais assez remercier M. Féraud-Giraud de l'accueil cordial que j'ai reçu de lui. Son père, magistrat distingué, président honoraire de la Cour de Cassation, ne se trouvait pas à Paris et je n'ai pu le voir. Son fils aîné qui est avocat à la Cour d'Appel parle fort bien l'anglais, le cadet est capitaine dans l'armée française. Je garderai un excellent souvenir de la soirée que j'ai passée chez mon aimable cousin, rue de Rennes.

Je termine la journée du 19 juillet en allant voir "Tannhauser" à l'Opéra. Il faut s'habituer à la musique de Wagner, et malgré le talent des acteurs, j'eusse bien préféré entendre "Faust" que "Tannhauser." L'extérieur de l'Opéra est très beau, mais on ne saurait décrire la splendeur de l'intérieur. La salle, le foyer, l'escalier d'honneur sont des merveilles d'art et de richesse. Je suis étonné de voir que les messieurs au foyer accompagnent les dames le chapeau sur la tête. Pendant l'entr'acte, au parquet et au parterre, beaucoup de messieurs se tiennent debout à leurs places, et le dos tourné à la scène et le chapeau sur la tête lorgnent les dames avec une persistance qui me paraît excessive. Les coutumes à Paris ne sont pas les mêmes qu'en Amérique. Les cafés, surtout, sont différents des nôtres. Sur les boulevards les deux tiers du trottoir sont pris devant les cafés par de petites tables où l'on s'assoit pour boire un bock et voir les passants. Le soir les boulevards sont d'une animation extrême et on y rencontre toutes les classes de la société. Le marchand de journaux, qui n'est pas un petit garçon comme chez nous, mais un homme, crie: "Voilà la Patrie, etc.," et on entend à

tout moment ce refrain : "En voulez-vous des Zhomards," scie idiote que tolère le peuple le plus spirituel de l'Europe.

Je consacrerai une étude spéciale à l'Alliance Française et aux lycées de Paris. Demain je vais au Collège Chaptal, où fut élevé mon ami et collègue de l'Athénée, M. le Dr. Devron, et dimanche, le 21, j'irai voir Versailles, création de Louis XIV.

Alcée Fortier.

(A suivre.)

Nous devons à l'obligeance de Monsieur H. L. Favrot, de la Nouvelle-Orléans, les deux chansons suivantes, composées probablement peu après la grande victoire du 8 janvier 1815. Nous ne croyons pas que ces poèmes aient jamais été publiés et nous les présentons à nos lecteurs plutôt comme documents historiques que comme œuvres littéraires.

Chant Patriotique,

SUR L'AIR DE ROLAND.

Dédié à la milice de la Nouvelle-Orléans et aux braves accourus à la défense de cette ville—Par J. Leclerc—1815.

L'air retentit de chants guerriers;
Partout brille le cimeterre:
Nos parents, nos jours, nos foyers
Sont menacés par l'Angleterre.
Qui donc nous défie aux combats?
Des Africains et des Sauvages.
O fureur! tels sont les soldats
Qu'Albion vomit sur nos plages.

Amis, volons au champ d'honneur,
Gloire et Jackson, voilà nos guides!
Armons nos bras d'un fer vainqueur;
Portons la mort (bis) à ces perfides (bis).

Où vont ce vieillard chancelant
Et cet adolescent timide?
Dans nos murs tout est combattant,
Et l'enfance, et celle d'Alcide!
Emus d'un spectacle aussi beau,
Marchez fiers amants de Bellone;
La beauté prépare un drapeau,
Et la victoire une couronne,

Amis, volons, etc., etc.

Mais qu'ai-je vu? de l'occident
Accourent les enfants robustes.
C'est Hercule et fort et puissant;
Tremblez Anglais, fuyez Procrustes.
Bravant la rigueur de l'hiver
Dans nos rangs ces héros se rendent;
Langage et climat sont divers;
Mais les vaillants toujours s'entendent

Amis, volons, etc.

(Au général Jackson)

Chef aussi fort dans les combats
Que modeste après la victoire,
Nous t'offrons nos cœurs et nos bras;
Ouvre le chemin de la gloire:
Le jour où tonnera l'airain,
Sera pour nous un jour de fête;
L'histoire apprête son burin,
Que la postérité répète:

Il fut ouvert le champ d'honneur!
Gloire et Jackson furent leurs guides:
Leur bras armé d'un fer vainqueur
Porta la mort (bis) à des perfides! (bis).

Ronde des Créoles.

CHANSON DE TABLE.

Amis, à la fin du repas,
La gaieté nous inspire,
Et montrons qu'aux Attakapas
On sait chanter et rire.
Buvons de bon vin,
Narguons le chagrin,
Bien fou qui se désole:
Aimer son pays,
Chanter ses amis,
Voilà le vrai Créole.

Quand l'ennemi vint attaquer
Notre chère patrie,
On nous a vus toujours chanter
Et braver sa furie.
Au feu du canon,
Tous, à l'unisson,
On vit la gaieté folle.
Battre les Anglais,
S'en moquer après,
Voilà le vrai Créole.

Brave, sans ostentation,
Bon ami, tendre père,
Ardent et prompt, sans passion,
Et probité sévère;
Faisant son plaisir
De vous secourir,
On peut sans hyperbole,
Connaître à ce trait
Quel est ce portrait;
C'est celui d'un vrai Créole.

Pourquoi dans le sein de la paix
Nous ferions-nous la guerre?
Et diviser nos intérêts,
Serait une chimère.
Pour être plus fort
Soyons tous d'accord,
Croyez-en ma parole;
Et pour mieux choisir
Sachons nous unir
Pour nommer un Créole.

LA FAMILLE.

La solidarité humaine est comme condensée en une série de leçons de choses dans la famille. On a quelquefois considéré la famille comme un cadre étroit qu'il fallait briser pour substituer à ses liens intimes, mais restreints, le grand lien de la solidarité sociale. Ce serait détruire dans l'œuf cette solidarité même.

Il faut avoir éprouvé les sentiments de la famille pour les transporter ensuite, agrandis, dans la cité, la famille nationale et la grande famille humaine. La famille est une de ces écoles heureusement combinées où l'on apprend les choses presque spontanément. Je ne sais si on y apprend davantage par l'intelligence, le cœur ou les entrailles, mais en tout cas l'homme est pris de toutes parts à la fois par les côtés faibles et les côtés forts. Il est assimilé, lié, incorporé par les hérédités d'abord, par les affections ensuite et en dernier lieu par la réflexion et la reconnaissance. On sent si bien, dans ce chaud milieu familial, qu'il vous précède, vous entoure et vous dépasse. Et ce n'est pas le petit enfant seulement qui se sent enveloppé, protégé; ce sont les grands, les forts, les vieux. Une main plus grande que celle de l'homme passe sans cesse dans la famille. Les choses humaines et surhumaines s'y entrelacent à tel point qu'on a peine à les distinguer. S'il y a un sanctuaire qui n'est pas fait de main d'hommes, c'est bien la famille. Dieu s'y fait doux, paternel; il se fait annoncer par tous à la fois. Le père le représente auprès de l'enfant, et l'enfant le prêche au père. Les traits des ancêtres, rappelés par les derniers

venus, nous donnent des pressentiments de mystérieuse survie. Soyez donc réalistes, matérialistes, utilitaires, en famille ! Vous l'essayez, je le sais bien, mais vous vous arrêtez toujours à un certain endroit. Soudain, en une heure, quand vous vous y attendez le moins, votre cœur se serre, les larmes montent aux yeux. Vous dites alors, hommes positifs, que *c'est absurde !* et vous dites vrai, car la folie vous a gagnés et vous tient, mais c'est une sainte folie. Un éclair de bonté et de tendresse, un éclair de douleur ou de pitié vous a révélé un monde que vous ne connaissiez pas. Ah ! vous parlez de supprimer la famille, de renoncer à ses liens, les uns pour le plus grand honneur de Dieu, les autres pour le plus grand bien de la société. Mais si les ténèbres du commencement pouvaient redescendre sur l'humanité par notre faute, si Dieu pouvait disparaître de notre horizon, si toutes les traditions, toutes les bibles, tout ce que l'homme a gravé sur la pierre pouvait se perdre et s'oublier ; si le désordre et l'anarchie ramenaient les sociétés au chaos, un jour deux êtres qui s'aiment retrouveraient le germe d'un monde nouveau près du berceau d'un enfant. Ne touchez pas à la famille ! Et je dirai aux jeunes hommes : repliez-vous sur la famille !



Pères et mères, quelle que soit votre position et quelles que soient vos fonctions dans le monde, réservez le meilleur de vous-mêmes à la famille. Soyez sûrs qu'en la négligeant vous négligez l'essentiel, et que les services que vous rendez ailleurs sont neutralisés par le mal que vous faites chez vous. C'est pour cela que nous sommes attachés à la famille par des liens délicats de bonheur et de souffrance. Rendez la famille douce aux enfants. Faites le nid chaud et austère en même temps. Soyez

bons et sévères, aimés et respectés. Pas de violence et pas de mollesse ! Pas d'amour tyrannique qui étouffe l'initiative et tue la volonté. Que la famille et le foyer gardent toute leur puissance d'attraction et d'incubation. Gardez la confiance de vos fils aussi longtemps que possible. Entrenez en eux le besoin et le plaisir de tout dire, par le tact que vous mettez à les écouter.

***

Comme il faut plaindre ceux qui n'ont pas de famille, ou envers qui la famille n'a pas fait son devoir ! Mais ne soulevons pas ce voile : nous aurions sous nos yeux un monde trop désespéré !

Jeunes gens, repliez-vous sur la famille ! Restez aussi longtemps que possible les petits enfants de père et de mère, même lorsque vous serez vous-mêmes devenus des pères. Il est si bon de se sentir enfant, et plus on grandit, plus on vieillit, plus cela fait de bien. Les hommes les plus forts sont ceux qui ont le mieux aimé leur mère. Quand on aime et respecte bien la femme qui vous a mis au monde, on est bien près du respect de la femme en général. Et quand on respecte en son père l'autorité morale, heureux de pouvoir lui témoigner des sentiments de pitié filiale, on a un bon fonds pour entretenir en soi le respect de toute autorité. *Honore ton père et ta mère!* dans la solidarité humaine, dans la vie bonne et juste, cette double loi du respect de la femme dans sa maternité et de l'homme dans sa prééminence morale, sont à considérer comme une base indispensable. Retrempons nos âmes au contact de ces préceptes élémentaires, vérités simples et saintes, qui deviennent plus vastes à mesure que le regard porte plus loin, et que, même sous les cheveux blancs, il faudrait écouter à genoux, les mains jointes comme de petits enfants !

Seriez-vous peut-être, jeune lecteur, de ceux qui prennent le respect pour une vertu d'enfance à laquelle il convient de dire adieu lorsque la barbe vous pousse? Permettez-moi de vous faire observer ceci : Une loi qui domine toute l'histoire fait évoluer la puissance dans le monde du despotisme asiatique fondé sur la crainte, à l'autorité des lois fondée sur le respect. Chacun de nous traverse les diverses étapes de cette évolution. Petits, nous obéissons sur parole par crainte, grands, nous pratiquons l'obéissance volontaire issue du respect. Affermissons cette façon d'obéir dans la famille, pour en donner l'habitude autour de nous. C'est de cette libre obéissance que notre temps, notre pays démocratique a le plus besoin. En faisant acte de bon fils, vous ne savez pas à quel point vous faites déjà acte de bon citoyen. L'émancipation consiste à pratiquer le respect par conviction et préméditation. Sans respect, pas d'homme libre ! La liberté est le gouvernement de soi-même d'après la loi intérieure.

Il faut refréner en nous-mêmes avec la dernière énergie la tendance puérile qui consiste à critiquer d'instinct, à railler, à trancher de haut. C'est là un travers de gamin. Devenir un homme, c'est trouver tous les jours, dans les hommes et les choses, plus de motifs de les prendre au sérieux. Entre les pères et les enfants doit se résoudre la grande question de la tradition et du présent, de l'autorité et de la liberté, qui fait tant de bruit dans le monde. Entre les pères et les enfants, dans le cercle de famille, doit se résoudre encore cette grosse affaire des droits de l'individu et des droits de la collectivité, sans que ni l'un ni l'autre soit lésé. Jamais ni université, ni livre ne vous renseigneront sur tout cela aussi bien que la famille. Je vous dis qu'elle est le monde en raccourci. C'est la plus humble école, et

la plus grande qui soit. On y enseigne très simplement une foule de choses très difficiles. En vous appliquant à résoudre avec patience, respect et fraternité les difficultés de famille, vous préludez à l'œuvre que vous devez remplir dans la société où vous rencontrerez ces mêmes difficultés agrandies.

C. WAGNER (*Jeunesse*).

Mosaïque.

A UNE AMIE.

Plus fraîche que la fleur que voit naître l'aurore.
Au milieu du printemps qui l'embellit encore ;
A l'éclat unissant le parfum le plus doux,
La ravissante Estelle apparaît parmi nous..
(F. Calongne.)

Elevée au milieu du désert de la vie,
La fleur modeste et pure et que le monde oublie
Mérite bien souvent nos soins les plus touchants.
Insensible aux regards, l'aimable violette
Ne se montre jamais, et chérit sa retraite :
Ainsi que toi, doux ange, elle suit ses penchants.
Tu puises tes attraits, charmante créature,
Au creuset de ton cœur, où la vertu s'épure.
Bienheureux le mortel à qui le ciel, un jour,
Accordera ce cœur, et qui de l'hyménée
Recevant ce trésor, ô vierge fortunée !
Y saura faire naître un éternel amour !

(5 mai 1839.) Alexandre Latil.

Prière.

A ELLE.

Mais c'est dans le malheur que l'amour se révèle.
(Mme E. De Girardin, *Il m'aimait.*)

Toi qui, par tes vertus, as fait naître en mon âme
Un sentiment profond, une céleste flamme ;
Toi qui, par un regard, sais agiter mon cœur,
Ou le faire renaître à l'espoir, au bonheur ;
O toi, dont un seul mot m'afflige ou me torture ;
Toi, qui feins d'ignorer le tourment que j'endure ;
Oh ! daigne m'écouter ! daigne entendre ma voix,
Qui s'élève en ce jour pour la dernière fois.
Rends-moi, Idéa, la puissance infinie
Qu'un ange ou qu'un démon te donne sur ma vie !
Vois mes nuits sans sommeil, et mes jours sans repos ;
Faible nocher battu sans cesse par les flots,
Et d'écueil en écueil jeté par la tempête,
Je ne puis rencontrer un abri pour ma tête.
Quand pourrai-je, ô mon Dieu, me voir surgir au port,
Ah ! j'en aperçois un, le plus sûr.. c'est la mort !!!

(5 mai 18....) Alexandre Latil.